

## De quelques versets au cœur de la lettre de Paul aux Romains

La vision proposée par Paul d'une " création qui soupire et souffre les douleurs de l'enfantement " (Romains 8,22) est régulièrement citée dans les exhortations faites aux chrétiens en vue d'un engagement pour la sauvegarde de l'environnement. Mais pour qui se soucie aussi de la cohérence du propos, il n'est pas inutile d'interroger dans sa globalité le texte à la fois dense et fondamental pour la théologie chrétienne de la Lettre aux Romains et la place et le sens de ce paragraphe en son sein.

Si, en effet, le lecteur peut sans trop de difficultés suivre le raisonnement de l'apôtre au cours des cinq premiers chapitres de la lettre qui tournent autour de la question du salut et de la Grâce, puis de nouveau dans les chapitres 9 à 11 concernant les relations entre disciples du Christ et de Moïse, les simples lecteurs mais aussi les exégètes et autres théologiens ont parfois du mal à envisager la visée de ce qui constitue aujourd'hui les chapitres 6 à 8 de l'ouvrage et donc notamment le passage qui nous intéresse entre 8,18 et 8,30.

### Contexte

Parmi les éléments dont nous devons tenir compte et sur lesquels on peut s'appuyer, il y a le fait que Paul ne connaît pas ses interlocuteurs. À la différence des Églises de Thessalonique, Corinthe ou Philippiques, la communauté de Rome n'a pas été fondée par Paul et n'a pas pris contact avec lui pour l'interroger sur telle ou telle situation ou pour qu'il délivre un quelconque enseignement. C'est de lui-même que Paul écrit aux Romains et, d'une certaine manière, leur présente sa version de l'Évangile. Mais, pour ce faire, il lui faut cependant construire son discours sur la base d'un langage et d'une conception qu'il partage avec ces chrétiens. C'est sans doute pourquoi, à deux reprises en Rm 8,22 et 28, il avance une proposition en " nous savons ", pour exprimer une opinion commune relative à la création qui souffre et aspire à autre chose d'une part et au bien promis aux enfants de Dieu en toutes choses d'autre part.

### Apocalypse

Ce faisant et concernant le thème de la création, Paul inscrit son propos dans une visée apocalyptique qui tout à la fois laisse entendre l'angoisse et la souffrance universelle comme l'espérance en un salut possible au delà des difficultés du présent. Pour les tenants de ce courant apocalyptique florissant en ce milieu du 1er siècle, si le monde est proche de sa fin, les croyants sont appelés à dépasser cette vision sombre de l'histoire en interprétant la montée de la crise dans le sens des douleurs de l'enfantement d'un monde nouveau, le Royaume de Dieu déjà présent parmi les humains. C'est dans le contexte de cette perspective apocalyptique basée sur l'attente d'une intervention divine perçue comme imminente, qui fonde la conscience de ce qu'il y aura un avant et un après qu'il faut lire le chapitre 8 de la lettre aux Romains.

### Vanité

Et c'est en tenant compte de ce contexte intellectuels qu'on peut aussi envisager le lien entre ce chapitre et le reste de la lettre.

Déjà en effet, en Rm 1,20-25, Paul a évoqué le procès des humains qui ont adoré la création, lui un culte plutôt qu'au Créateur. À l'opposé de cette conception de la création comme objet sans vie d'une adoration indue, Rm 8 exprime non seulement l'idée que l'ensemble du vivant relève comme l'humain de la sphère des créatures mais, là encore, comme les humains, éprouve aussi le sentiment d'un inachèvement. C'est que, du fait de l'humain, la création, écrit Paul, a été " soumise à la vanité ".

Le mot de " vanité ", parfois aussi traduit par " folie ", employé ici par Paul relève du vocabulaire de la sagesse. Il apparaît dans la traduction grecque des Psaumes pour évoquer celui qui préfère se confier à ses propres richesses plutôt qu'à Dieu (Ps 51,9 hébreu 52), selon une critique largement reprise par L'Ecclésiaste à propos de celui qui a raté sa vie (Eccl 6,1-4.12). En Jér 2,5 (LXX), le même terme pourrait renvoyer au culte absurde des idoles (cf. la parole de Paul selon

Actes 14,15). Ce que pointe l'auteur de Rm 8 pourrait tenir du mésusage de la création tant dans la direction de la futilité et du non-sens que dans celle de l'idolâtrie et donc du sur-investissement qui va jusqu'à conférer aux éléments de la créations un caractère divin. Il s'agirait alors d'envisager les vivants et le vivant comme autant de vis-à-vis de l'humain, ni matière première à exploiter sans frein, ni êtres divins devant laquelle se prosterner mais partenaires entraînés par l'humain sur un même navire pris dans la tempête, en une course effrénée, insensée, suicidaire.

### Péché

En ce sens déjà le célèbre passage de Rm 5 fait sens selon lequel “ par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort est passée à tous les humains, parce que tous ont péché...” (Rom. 5,12). Peu importe que ce “seul homme” désigne Adam ancêtre universel, ou l'homme occidental longtemps qualifié de “moderne” ou de “civilisé” voire le genre humain à qui désormais nous nous référons en parlant d'anthropocène. L'essentiel est pour nous que le péché est entré dans le monde, c'est à dire que des équilibres ont été perdus que nous prétendons essayer de retrouver sans illusion sur les conséquences des évolutions en cours. La première phase du basculement apocalyptique à savoir la destruction du monde semble enclenchée dont nous savons pertinemment qu'elle ne frappe pas tous les humains de la même manière ni avec la même violence.

### enfantement

Mais qui peut partager avec Paul et sans doute ses interlocuteurs romains l'idée que les douleurs présentes de la création ne sont pas seulement annonciatrices de son agonie mais aussi celles d'un enfantement ? Qui peut croire que non seulement un autre monde est possible mais qu'il naît sous nos yeux ?

Pour Paul, ce renouvellement de notre compréhension du monde passe par l'événement de la croix. Scandale et folie, la mort et la résurrection du Christ signifient que “la grâce de Dieu et le don de grâce d'un seul être humain, Jésus-Christ, ont abondé pour la multitude ” (Rom 5,15). Cette Pâque nous donne de percevoir le souffle qui anime déjà ce monde en souffrance. Son souffle n'est pas seulement soupire d'exaspération. Il est aussi aspiration et émergence d'une vie plus forte, différente mais déjà là comme une promesse dont nous pouvons d'ores et déjà expérimenter la réalité en nous et dans le monde. Et c'est par lui que nous pouvons nommer le Père dans l'espérance qu'à la suite du ressuscité, une nouvelle création voit déjà le jour.

Si l'anthropocène reste le temps de la destruction du vivant à la suite de la vaine déraison de tous mais surtout de certains, si les mesures politiques les plus urgentes tardent à être mises en place et si nos paresse retardent la prise au sérieux des défis qui s'imposent à nous, ce constat rejoint à travers les siècles l'idée paulinienne d'une solidarité dans l'échec entre l'humain et le monde. Le premier n'a pas été destiné pour être le maître du second. Ses actes — et surtout ceux de certains — ont des conséquences irréversibles sur le devenir de l'ensemble du vivant. Par l'humain, le péché ne cesse d'entrer dans le monde et de le submerger. Mais la croix et la résurrection — c'est la conviction de Paul — débouchent sur l'annonce cosmique de l'avènement d'un autre monde dont le souffle déjà est perceptible à qui le reçoit.

C'est ainsi que, persuadé comme beaucoup de nos contemporains de l'imminence d'une apocalypse à l'échelle de la planète, Paul témoigne donc d'une pensée lucide et espérante, propre pour qui s'en inspire, à renouveler sa conviction que rien n'est vain à qui veut se mettre en chemin.

Jean-Pierre Sternberger